



HAL
open science

Comment parler du football? Littérature, science et société du samedi

Ludovic Lestrelin

► **To cite this version:**

Ludovic Lestrelin. Comment parler du football? Littérature, science et société du samedi. Décalages. Périple à travers le foot, Éditions Salto; Myths, pp.70-75, 2016, 978-2-9549356-0-7. hal-02177337

HAL Id: hal-02177337

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02177337>

Submitted on 10 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DÉCALAGES

PÉRIPLÉ À TRAVERS LE FOOT

VINCENT DULUC,
FRÉDÉRIC CIRIEZ,
OLIVIER GUEZ,
ALFRED WAHL,
BENOÎT HEIMERMANN,
LOUIS DUMOULIN,
ROBIN WALTER,
ALI FARHAT,
MAXIME MIANAT,
MICKAËL GRALL,
JULIE GAUCHER,
LUDOVIC LESTRELIN,
NATHANAËL FRÉROT,
OUTSIDERS KREW.



Les décentrements - Julien LEGALLE	3
En itinérance	5
Des crampons à la plume	6
Des « phases de jeu » aux « phrases du livre » - Julie GAUCHER	6
En imagerie	12
And the winner is - Benoît HEIMERMANN	13
En graphie	18
Les raisons d'une passion - Robin WALTER.....	19
En industrie	25
Franck Goosen, fan de football dans la Rhur - Ali FARHAT	26
En marges	29
Les décalés du football - Mickaël GRALL.....	30
En généalogie	35
Le jeu de l'histoire - Alfred WAHL.....	36
En dribblerie	42
Ô Malandro - Olivier GUEZ	43
En ironie	47
L'humour à la limite du hors-jeu - Maxime MIANAT	48
En uchronie	52
La difficile destruction de Zinedine Zidane - Louis DUMOULIN	53
En billetterie	59
Femmes fumigènes - Frédéric CIRIEZ.....	60
En appui	69
Comment parler du football ? Littérature, science et société du samedi - Ludovic LESTRELIN	70
En graffitis	76
Dans le sens des tribunes - Outsiders Krew	77
En reverdie	81
Dasaev, super Red Star - Frédéric CIRIEZ.....	83
En rêverie	92
L'état transitoire du déplacement ou l'appel permanent dans le vide - Nathanaël FRÉROT.....	93
En déviation	103
La nécessité du décalage - Vincent DULUC.....	104

Comment parler du football ?

Littérature, science et société du samedi

Ludovic LESTRELIN

Au regard de la place désormais occupée par le sport dans nos sociétés, il est possible d'affirmer que ne pas écrire, en qualité de chercheur, sur ce fait social, « ce serait un peu comme si Malinowski n'avait pas étudié la *kula* chez les Trobriandais, comme si Evans-Pritchard n'avait pas analysé les relations entre les Nuer et les bovins, ou, comme si prenant aujourd'hui le monde méditerranéen pour champ d'étude, on n'analysait pas le phénomène touristique »⁷². En France pourtant, l'écriture du sport a pendant longtemps été le domaine privilégié du journalisme, la presse sportive s'ouvrant parfois à quelques grandes plumes comme Albert Londres, Antoine Blondin, Jean Giraudoux ou Jacques Perret. Du côté des sciences sociales, Roland Barthes consacre en 1957 un chapitre de ses *Mythologies* au Tour de France et un autre au catch. Durant les années 1960, Joffre Dumazedier⁷³, Georges Magnane⁷⁴, Michel Bouet⁷⁵ s'emparent tour à tour de ce sujet. Mais ils sont bien seuls. Dans la décennie suivante, le sport fait l'objet d'études plus systématiques, menées par des chercheurs proches de Pierre Bourdieu et de l'INSEP, tels que Jacques Defrance, Jean-Louis Fabiani, Christian Pociello ou encore Georges Vigarello. Leurs publications côtoient alors les analyses inspirées par la théorie critique freudo-marxiste, autour notamment de Jean-Marie Brohm⁷⁶.

Pour ce qui concerne le football, la situation évolue au cours des années 1980. Alain Ehrenberg propose une première approche sociologique⁷⁷. Marc Augé signe un texte dressant un parallèle entre le spectacle du stade et une cérémonie religieuse dans un numéro spécial de la revue *Le Débat* sur le thème de « l'âge du sport »⁷⁸. Alfred Wahl initie les recherches historiques en publiant son ouvrage pionnier *Les archives du football*⁷⁹. À la même époque, Christian Bromberger mène des enquêtes de terrain en Europe méridionale qui aboutiront à la parution en 1995 de son « ethnologie d'une passion partisane », livre devenu depuis un classique des études sur le football et les supporters⁸⁰.

⁷² Christian BROMBERGER, « Les pratiques et les spectacles sportifs au miroir de l'ethnologie », in Société de sociologie du sport de langue française, *Dispositions et pratiques sportives. Débats actuels en sociologie du sport*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 118.

⁷³ *Vers une civilisation du loisir*, Paris, Seuil, « Esprit. La Cité prochaine », 1962.

⁷⁴ *Sociologie du sport*, Paris, Paris, Gallimard, « Idées », 1964.

⁷⁵ *Signification du sport*, Paris, Editions Universitaires, 1968.

⁷⁶ *Sociologie politique du sport*, Paris, J.-P. DELARGE, « Corps et culture », 1976.

⁷⁷ « Aimez-vous les stades ? Architecture de masse et mobilisation », *Recherches*, n°43, 1980, p. 25-54.

⁷⁸ « Football. De l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse », *Le Débat*, n°19, 1982, p. 59-67. Quelques années plus tard, en 1987, la revue *Esprit* réalise un dossier spécial sur « le nouvel âge du sport » (selon son titre). En 1989, ce sont les *Actes de la recherche en sciences sociales* qui consacrent deux numéros coup sur coup aux sports, accueillant plusieurs contributions dédiées au football.

⁷⁹ Paris, Gallimard, « Archives », 1989.

⁸⁰ Christian BROMBERGER, Alain HAYOT, Jean-Marc MARIOTTINI, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995.

Bref, travailler sur le football est aujourd'hui plus aisé. Faire toutefois prendre au sérieux un tel objet de recherche en postulant qu'il s'avère une manière de lire le monde l'est nettement moins, ce sport populaire souffrant encore d'une faible légitimité culturelle⁸¹. Il n'en est rien en Grande-Bretagne où « *the peoples' game* » est aussi considéré comme *a serious game*, un « jeu profond » dirait l'anthropologue Clifford Geertz⁸². Dès la fin des années 1950, le football attire ainsi l'attention du grand sociologue Norbert Elias par l'intermédiaire de l'un de ses étudiants à l'Université de Leicester, Éric Dunning, et où, par conséquent, existe une sociologie du sport bien plus ancienne⁸³. À partir des années 1960, les championnats britanniques connaissent par ailleurs de très sérieux problèmes de hooliganisme contribuant à susciter l'intérêt de chercheurs, à Sheffield et à Oxford avec Ian Taylor et Peter Marsh. Des historiens ont aussi produit des travaux majeurs, en particulier Tony Mason et Charles Korr. Inventeurs des sports modernes, les Anglais ont donc également su poser un regard pertinemment distancié sur le football, armé des sciences sociales. Il n'est pas surprenant qu'ils soient aussi en première ligne en matière littéraire, une autre forme d'écriture et de représentation du monde du football et de ses passionnés.

LE FOOTBALL COMME MATÉRIAU LITTÉRAIRE

Dans sa trilogie⁸⁴, John King raconte par le détail le hooliganisme (autour du club londonien de Chelsea), les bagarres, les matchs dans les stades, l'alcool et les *pubs*, l'amitié virile et le mode de vie populaire d'une certaine jeunesse blanche au Royaume-Uni. Écossais, Irvine Welsh documente quant à lui le quotidien sordide des classes laborieuses d'Édimbourg et se sert par petites touches du football pour planter son décor⁸⁵. Plus récemment, David Peace écrit sur l'Angleterre des années 1960 et 1970 à travers la figure de Bill Shankly, l'emblématique manager du Liverpool FC dans *Rouge ou mort*⁸⁶ et celle d'un joueur devenu entraîneur, Brian Clough dans *44 jours : The Damned United*⁸⁷. La liste est loin d'être exhaustive.

Toutefois, l'importante place occupée par un sport dans l'histoire et la culture d'un pays n'est pas toujours gage d'intérêt littéraire pour ce sujet. L'Italie a certes Pier Paolo Pasolini, un authentique passionné de football⁸⁸. Mais elle a aussi Umberto Eco qui, prenant le contre-pied de l'engouement massif de ses compatriotes pour le *calcio*, signe, en 1992, une nouvelle intitulée « comment ne pas parler de foot »⁸⁹. Une résolution, peut-être, car Eco avait écrit sur le football avant cette date. Au sein d'un livre portant sur l'industrie du faux et des illusions⁹⁰, il consacre ainsi un article au « Mondial et ses fastes » dans lequel il fustige le « bavardage sportif » vu comme un « ersatz de discussion politique ». En 1987, il ajoute : « La société

Génération supporter, la longue et minutieuse enquête de Philippe BROUSSARD parue en 1990 chez Robert Laffont, s'inscrit quant à elle dans la tradition française du journalisme de terrain et du grand reportage.

⁸¹ Sur ce point, voir la récente tribune du sociologue Stéphane Beaud : « De la difficulté de prendre le football au sérieux », *Le Nouvel Observateur*, 11 juin 2014 : <http://tempsreel.nouvelobs.com/coupe-du-monde-le-foot-c-est-du-serieux/20140611.OBS0053/de-la-difficulte-de-prendre-le-football-au-serieux.html>

⁸² C'est ainsi que l'auteur qualifie le combat de coqs dans la société balinaise : « Ce dont le combat de coqs nous parle, c'est de relations entre rangs sociaux ; et ce qu'il en dit, c'est qu'elles sont affaires de vie et de mort [...]. Tout comme l'Amérique laisse émerger beaucoup d'elle-même dans un stade de base-ball, sur un terrain de golf, sur un champ de courses ou autour d'une table de poker, Bali fait largement surface dans une arène de coqs ». Voir plus largement le chapitre « Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coqs balinais » dans son ouvrage *Bali. Interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard, 1983, p. 165-215.

⁸³ Publiés à partir du milieu des années 1960, ces travaux ont été compilés dans : Norbert ELIAS, Éric DUNNING, *Quest for excitement. Sport and leisure in the civilizing process*, Oxford, Basil Blackwell, 1986.

⁸⁴ *Football Factory* en 1996, *La Meute* en 1998 et *Aux couleurs de l'Angleterre* en 1999.

⁸⁵ *Trainspotting*, roman, trad. Eric Lindor Fall, Points, 1993. Voir l'entrée « Littérature », in Franck BERTEAU, *Dictionnaire des supporters. Côté Tribunes*, Paris, Stock, 2013, p. 266-267

⁸⁶ Traduction de Jean-Paul Gratiot, Paris, Payot & Rivages, 2014.

⁸⁷ Traduction de Daniel Lemoine, Paris, Payot & Rivages, 2008.

⁸⁸ Voir Pier Paolo PASOLINI, *Les Terrains. Écrits sur le sport*, Montreuil, Le Temps des cerises, 2012.

⁸⁹ Le texte figure dans un recueil paru en France six ans plus tard sous le titre *Comment voyager avec un saumon, nouveaux pastiches et postiches*.

⁹⁰ *La guerre du faux*, Paris, Grasset, 1985.

s'équilibre elle-même en encourageant des millions de personnes à parler sport. Pourvu qu'elles ne parlent pas d'autres choses, ce qui est très commode »⁹¹. Originaire du Piémont, docteur en philosophie de l'université de Turin (la ville abrite deux clubs, la Juventus et le Torino), Eco s'inscrit ce faisant dans « une longue tradition philosophique [qui nous rappelle] que les activités ludiques ont pour fonction première de divertir de l'essentiel, non pas de l'exprimer, encore moins de le révéler »⁹².

Partant d'un postulat différent, celui que le jeu fournit de précieuses informations sur l'époque et sur la société, d'autres écrivains se posent en observateurs du monde du football. Il n'est qu'une toile de fond chez l'Autrichien Peter Handke⁹³. Il est l'objet même d'un des livres de l'auteur uruguayen Eduardo Galeano⁹⁴, qui décide de « faire avec les mains » ce qu'il n'a « jamais été capable de faire avec les pieds » : écrire sur le football « quelque chose qui fût digne de cette grande messe païenne », « demander aux mots ce que la balle, si désirée, [lui] avait refusé »⁹⁵. Bien des aspects sont ainsi scrutés y compris l'envers du décor : jeu, joueurs, clubs, règles, stades, foules, buts, mais aussi corruption, triche, violence, etc. Prendre le football comme matériau pour interroger tout un aspect de l'humanité, tel est le projet de l'écrivain et poète suisse Georges Haldas⁹⁶ qui rappelle une vérité essentielle : ce sport est une histoire travaillée par des affects qui doit être racontée à hauteur d'homme (faut-il rappeler que le football est d'abord une affaire masculine ?) et dans laquelle le rapport à l'enfance est déterminant. Deux auteurs anglais ont particulièrement su le faire à dix ans d'intervalle : Nick Hornby et Tim Parks.

FEVER PITCH (1992) ET A SEASON WITH VERONA (2002) : LE FOOTBALL EN DEUX ROMANS

Nick Hornby est né en Grande-Bretagne en 1957. Il fait ses études à Cambridge, devient professeur de littérature (au sein de ce très renommé établissement) mais renonce au bout de quelques années à l'enseignement pour se consacrer à l'écriture. Il a 35 ans quand il publie en 1992 son premier roman, *Fever Pitch*, et reçoit dans la foulée le *William Hill Sports Book of the Year*. Vingt ans après, traduit en plusieurs langues, vendu à plus d'un million d'exemplaires et objet d'une adaptation cinématographique en 1997, *Fever Pitch* intègre la prestigieuse collection « Modern Classics » chez l'éditeur Penguin qui réunit tous les grands noms de la littérature du XX^e siècle, ce qui ne laisse pas de susciter des commentaires outre-Manche. « *Ce livre est-il lu à Paris et à Moscou* », s'interroge alors John Sutherland, éminent professeur de littérature anglaise à l'University College de Londres⁹⁷. Le sujet a beau être anglais, le livre paraît en France en 1998 sous le titre peu réussi de *Carton jaune*.

De quoi parle *Fever Pitch* ? Le roman « est né du désir impérieux de comprendre mon obsession du football, confesse Hornby. Pourquoi ce qui a commencé comme une fougade d'écolier se prolongea-t-il durant près d'un quart de siècle, plus longtemps que tout autre attachement élu par moi ? [...] Ce livre tente aussi de découvrir quelques-unes des significations que le football semble présenter pour bon nombre d'entre nous »⁹⁸. En trois parties, l'auteur raconte (avec humour bien souvent) l'évolution de son rapport au football. La première, celle qui correspond à son enfance et son adolescence, est la plus intéressante parce qu'elle est aussi un récit des origines. Banlieusard des « lointains faubourgs du sud de Londres » (Maidenhead très exactement, dans le Berkshire), issu de la classe moyenne, Nick se prend de passion « par surprise » pour Arsenal, une équipe du nord ouvrier londonien. Il a onze ans, presque douze, lorsque son père l'emmène pour la première fois à Highbury, le 15 mars 1969. Ses parents viennent alors de se séparer et il vit dorénavant avec sa mère et sa

⁹¹ « Jeu de massacre et de voyeurs », *Revue Emois*, n°6, p. 34.

⁹² Christian BROMBERGER, « De quoi parlent les sports ? », *Terrain*, n°25, 1995, p. 5.

⁹³ *L'angoisse du gardien de but au moment du pénalty*, Paris, Gallimard, 1970.

⁹⁴ *Football, ombre et lumière*, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, Paris, Climats, 1998.

⁹⁵ Antoine de GAUDEMAR, « Le foot, c'est le pied », *Libération*, 12 février 1998.

⁹⁶ *La légende du football*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1981.

⁹⁷ Xavier THOMANN, « Nick Hornby, auteur classique ? », *Le Nouvel Observateur*, 13 août 2012.

⁹⁸ *Carton jaune*, traduit de l'anglais par Gabrielle Rolin, Paris, Plon, 1998, p. 11.

sœur. Période douloureuse. Aussi la sortie au stade est-elle un moment partagé « entre hommes », son père ne lui rendant visite que le samedi : « Les samedis après-midi, dans le nord de Londres, nous fourniraient un contexte au sein duquel nous pourrions nous sentir unis. Nous pourrions nous parler quand nous en aurions envie, le football nous fournirait un sujet »⁹⁹. Tromper l'ennui du quotidien par le football, s'inventer un monde imaginaire et une identité ? Il y a de cela lorsqu'adolescent, il raconte maquiller ses origines en usant du « bagout cockney », le parler prolétaire caractéristique du nord ouvrier de Londres, pour apparaître comme un « caïd urbain ». Son père, lui, vit le football de manière plus détachée et sans exclusivité aucune (il a même un faible pour la « flamboyante équipe de Chelsea », composée de vedettes, qui joue à Stamford Bridge dans un quartier cosu de la capitale). Quant à Nick, il règle sa vie sur son équipe « et chaque événement personnel de quelque importance éveille un écho dans l'univers du foot »¹⁰⁰, matière première du roman. Souvenirs d'enfance, rapports familiaux, premiers amours, études, déménagement, sa vie toute entière est traitée par le prisme du football.

Le projet de Tim Parks part d'une interrogation identique. Il souhaite écrire sur « cette relation que les gens, les Italiens, les citoyens de Vérone ont avec le football, la façon dont eux et moi nous vivons ce rêve, à la fois si intense et si dénué d'importance, et la façon dont ce rêve affecte notre vie ordinaire, privée et publique »¹⁰¹. Les deux auteurs présentent par ailleurs des trajectoires relativement similaires. Comme Nick Hornby, Tim Parks est un universitaire et romancier anglais. Ils sont de la même génération. Ce dernier est né en 1954 à Manchester, mais a grandi à Londres et a étudié lui aussi à Cambridge.

Son livre diffère de *Fever Pitch* par plusieurs aspects. Là où le roman d'Hornby est l'histoire racontée par un Anglais d'une passion typiquement anglaise, le football, *Une saison de Vérone* propose, dans une intéressante dialectique outsider-insider, le regard d'un Anglais sur la société italienne. Étranger, donc, tout en partageant intimement cependant l'amour pour l'un des spectacles les plus importants de son pays d'adoption. Ou comment ce sport anglais se traduit en langue italienne en somme. Installé à Vérone depuis 1981, traducteur, justement, d'écrivains italiens (Italo Calvino, Alberto Moravia, Roberto Calasso, etc.), l'auteur a depuis des années pris l'habitude d'aller au stade du Hellas Verona, le Bentegodi Stadium, dans la *Curva Sud*, là où sont placés les *Brigate Gialloblù*, un groupe de supporters *ultras* « parmi les pires » car disposant d'une très mauvaise réputation (affrontements réguliers avec la police, chants racistes, etc.). En 2000, il décide non seulement de suivre l'équipe à Vérone mais aussi d'accomplir pendant une saison tous les déplacements pour les matchs joués à l'extérieur, partageant la route avec les *Brigate*. « Dédié aux garçons qui ont voyagé dans le bus Zanzibar »¹⁰², son récit prend le pouls de l'Italie et, « livre de voyages »¹⁰³, il s'inscrit aussi dans une autre histoire là encore typiquement anglaise, celle du Grand Tour : les Anglais ont inventé le football mais aussi le tourisme.

Le livre touche d'ailleurs à la question de l'autochtonie. Tim Parks se dit supporter de Vérone, mais n'a pas l'accent véronais : pourquoi donc supporter le Hellas ? Contrairement aux partisans de la Juventus, un club dont la popularité dépasse largement le Piémont, les fans du Hellas ne comprennent pas qu'un non Véronais se glissent parmi eux. Est-il un journaliste ? Est-il un flic ? On le soupçonne de nombreux maux. Lors du premier déplacement de la saison, un incident sur une aire d'autoroute éclate, la police arrête le car et exige le paiement immédiat d'une amende de 300.000 liras, soit 10.000 liras pour chaque supporter. Parks lance,

⁹⁹ *Ibid.*, p. 18.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 92.

¹⁰¹ *Une saison de Vérone*, Paris, Christian Bourgois, 2002, p. 10. Le titre original est le suivant : *A season with Verona, Travels around Italy in search of illusion, national character and goals*.

¹⁰² Zanzibar est le nom donné au bus en référence à un bar de Vérone qui fait fonction de quartier général pour le groupe.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 10.

furieux : « Bien sûr qu'on va payer ! Nous n'allons pas rater le premier match pour 10.000 livres ! ». Son insistance à vouloir assister à la rencontre lui permet de se faire admettre.

Enfin, à la différence de Nick Hornby, Tim Parks fait parler d'autres personnages que lui, inclut dans ses descriptions ses camarades de tribunes et ses compagnons de voyage. Plus polyphonique, son récit incorpore d'autres voix que la sienne. L'auteur narre notamment le football du point de vue de ceux qui sont régulièrement montrés comme des « méchants ». Par-delà leurs particularités respectives, *Fever Pitch* et *Une saison de Vérone* ont malgré tout au moins un point commun majeur, celui d'apporter aux lecteurs une représentation intéressante de l'univers du football et de contenir des observations pertinentes sur le fonctionnement de cette « société du samedi »¹⁰⁴.

L'APPORT DE LA LITTÉRATURE À LA CONNAISSANCE DE « LA SOCIÉTÉ DU SAMEDI »

Si *Fever Pitch* est un roman autobiographique quasi psychanalytique, il a aussi une valeur historique. Hornby raconte comment l'arrivée des retransmissions télévisées en couleur à l'occasion de la Coupe du monde au Mexique en 1970 change la consommation du football. Il aborde la tragédie du Heysel en 1985, qui lui inspire une terrible honte, celle d'être Anglais (« En résumé, le Heysel appartient organiquement à une forme de culture que beaucoup d'entre nous, moi inclus, ont toléré », p. 179)¹⁰⁵. Il évoque la bagarre de Luton en 1985 et le hooliganisme (à Chelsea, Leeds, West Ham, Millwall, etc.), les drames liés à la vétusté des enceintes (Hillsborough en 1989). Il témoigne de la profonde transformation du football anglais qui s'en est suivie, la réglementation qui interdit les places debout dans les stades d'une part, la hausse vertigineuse du prix des tickets et la manne financière considérable provenant des télévisions privées d'autre part. « Si j'étais né vingt ans plus tard, je n'aurais jamais pu devenir un supporter d'Arsenal », écrit-il¹⁰⁶, évoquant le coût exorbitant de l'assistance à ce sport devenu spectacle. Il s'interroge. Le football est-il vraiment un spectacle comme les autres ? Hornby a pu voir à l'œuvre de grandes vedettes à Highbury, évoluant sous les couleurs de l'adversaire : Best (qu'il compare à Nijinski), Hoddle, Law, Charlton, Dalglish, Gascoigne. « J'avais prié pour que Gascoigne ne soit pas en état de jouer [...]. Qui payerait (et cher) une place de théâtre en espérant que la vedette du spectacle soit malade ? »¹⁰⁷. Devenu adulte, il emménage près du stade de son équipe fétiche, touchant enfin du doigt le rêve d'enfant d'être un membre à part entière de la communauté. Las, le football a changé et avec lui le public. Ce ne sont plus les gens du quartier qui supportent Arsenal, ou bien de manière distanciée, peu passionnée¹⁰⁸.

Dans un modèle de premier chapitre intitulé « Facci sognare » (« fais-nous rêver », selon l'inscription portée sur une banderole des *Brigate Gialloblù*), Tim Parks, lui, fait une description massive et fouillée de son premier déplacement en car jusqu'à Bari, dans les Pouilles, à l'extrême sud de l'Italie (son « baptême du feu »). Il sème ensuite son récit d'observations profondes sur ce qui fait le quotidien des supporters. Presque une tentative d'épuisement à la Georges Perec, dans une démarche comparable à celle d'un ethnographe¹⁰⁹. Il raconte tout : la sociabilité virile et débridée dans le car, le « mélange de parodie et d'ironie très conscientes, le sens d'une communauté prête à se défendre sans se prendre au sérieux »¹¹⁰, le sentiment d'appartenance¹¹¹, les arrêts dans les aires d'autoroute¹¹² où l'on croise des supporters amis ou adverses, les démêlés avec la police, le sentiment d'exaltation lors de l'arrivée dans la ville

¹⁰⁴ Selon le titre d'un rapport de recherche de Patrick Mignon, *La société du samedi : supporters, ultras et hooligans. Étude comparée de la Grande-Bretagne et de la France*, Paris, IHESI, 1993.

¹⁰⁵ Le Heysel a fait l'objet d'un très bon roman de Laurent MAUVIGNIER, *Dans la foule*, Paris, Minuit, 2006.

¹⁰⁶ *Carton jaune*, op. cit., p. 42.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 154.

¹⁰⁸ Lire aussi deux de ses interviewes : « Milan-Chelsea, je suis pour Milan », *So Foot*, n°22, 2005, p. 72-73 ; « Wenger-Hornby : 1-1 », *So Foot*, n°54, 2008, p. 132-135.

¹⁰⁹ *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, Christian Bourgois, 1982.

¹¹⁰ *Une saison de Vérone*, op. cit., p. 224.

¹¹¹ « Les fans, c'est comme la famille, c'est une destinée à plusieurs », *ibid.*, p. 14.

¹¹² « Un peu comme l'aéroport de Rome pour les joueurs », *ibid.*, p. 307.

« ennemie », le plaisir, à Milan par exemple, d'inspirer « une sainte frayeur aux employés du chemin de fer et aux touristes japonais »¹¹³, les émotions collectives éprouvées dans les tribunes¹¹⁴, l'importance des derbies et la rivalité mimétique propre à ces matchs, l'attachement au stade...

Ainsi, Nick Hornby et Tim Parks proposent tous les deux aux lecteurs une représentation de l'expérience vécue des supporters de football particulièrement riche qui se fonde sur leur propre expérience. Ils sont tous deux des intellectuels qui ont passé du *temps* dans les tribunes, les bars et tous les autres endroits qui se prêtent aux rassemblements collectifs de ce genre. Ils savent combien il peut faire froid dans un stade en janvier, ils connaissent le bruit, les cris et les clameurs de la foule, ils ont éprouvé dans leur chair les états d'âme inhérents au football, les joies mais aussi les déceptions, les espoirs ratés, la souffrance. Ils savent ce que ça fait d'être palpé par un fonctionnaire de police, voire de se faire cogner, ce que ça fait de chanter en groupe, de se faire insulter par les partisans adverses. Ils possèdent un savoir intime, font ressentir et s'efforcent en somme de rapprocher le lecteur de l'expérience.

*

* *

Il ne s'agit pas pour autant de dire que ces deux livres ne seraient que de la sociologie déguisée en art, mais plutôt d'affirmer que l'effet esthétique des ouvrages d'Hornby et Parks est d'autant plus fort qu'ils fondent leur récit sur une certaine vérité. Comme le rappelle le sociologue américain Howard S. Becker, spécialiste des mondes de l'art, l'esthétique de la réalité, ce qui fait qu'on y croit, est fondamentale dans le sens où « la vérité présumée d'une représentation artistique d'un fait social est un élément essentiel de notre appréciation de celle-ci en tant qu'œuvre d'art. Ainsi l'art et la vérité ne se contredisent pas, ce n'est pas : si l'on a l'un, on ne peut pas avoir l'autre. Dans bien des cas, on ne peut avoir que les deux, ou rien : pas d'art sans vérité »¹¹⁵. *Fever Pitch* et *A season with Verona* racontent des situations, des lieux que bien des lecteurs amateurs de littérature ne connaissent pas directement : bon nombre d'entre eux ne s'intéressent pas au football. Ceux-là pourront s'en faire une meilleure idée après avoir refermé ces livres. Ceux qui s'intéressent au football ne lisent pas, dit-on généralement. Ou du moins pas de littérature. Ils trouveront dans les récits d'Hornby et de Parks un écho littéraire à leur propre expérience.

Quant aux chercheurs, à la condition qu'ils refusent de considérer « que les sciences sociales détiennent le monopole de la connaissance sur ce qui se passe dans la société »¹¹⁶, comme Becker les y invite, ils pourront trouver dans ces romans un regard complémentaire au leur, un support pour leurs propres analyses, une source d'inspiration. Et si la littérature anglaise a donc une longueur d'avance, des auteurs français se saisissent depuis quelques années du sujet du football. Avec des objectifs littéraires, narratifs, esthétiques variés, Laurent Mauvignier, François Bégaudeau, Jean-Claude Michéa, Olivier Guez, Louis Dumoulin, Maylis de Kerangal, la revue *Desports* (et d'autres encore) participent de ce mouvement.

Oui, il existe plusieurs manières de parler du football. Ce qui ne peut que réjouir le chercheur que je suis.

¹¹³ *Ibid.*, p. 346.

¹¹⁴ « Me voilà dans les bras de quelqu'un que je ne connais pas. Il est jeune, enthousiaste et complètement soûl », *ibid.*, p. 48

¹¹⁵ Howard Saul BECKER, *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, Paris, La Découverte, « Grands repères », 2009, p. 138.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 7-8.